

Prochaine étape Eldorado

Qu'est-ce qui rapproche Alger, Bamako, Beijing, Beyrouth, Buenos Aires, Dakar, Le Caire, Mexico, Paris, Tokyo, Tunis, Varsovie, Wellington ?

Que les villes-mondes soient des Eldorados flottants.

Des métropoles fantasmagiques aux chants de sirènes. Des navires qui, s'ils pouvaient être abordés, permettraient de partir pour des futurs différents, plus riches à défaut d'être plus heureux.

La pauvreté enseigne la relativité de toute chose. Invisible au milieu de la poussière colorée des vitrines ou des buildings, invisible dans un étincellement de miettes: on trouvera de quoi grignoter.

Les métropoles sont changeantes, en perpétuelle évolution. L'analyse rationnelle qui souhaiterait les modéliser rate forcément des faits, des contradictions. Les métropoles sont fluides, elles passent à travers les mailles intellectuelles les plus fines.

On voit ici les Eldorados flotter sur un monde tombé: grand engloutissement des océans, des terres cultivées, des élevages, des forêts, des lacs, des bourgs, des villages: tout cela dispersé en poussière au long des routes migratoires.

S'arrêter avant les métropoles, c'est appréhender d'être englouti.

Un Eldorado. Et autour, le désert. Celui qui n'a pas rejoint l'oasis tourne en rond et se couvre le visage de cendres.

Leur fluidité est désarmante si on a l'habitude de vivre fermement attaché à certaines valeurs fondamentales. Le monde flottant est évidé par cette incertitude: le monde tel que nous le connaissons pourrait disparaître. Le réel y est supplanté par une succession d'images, de discours, d'impressions floues, à la frontière des songes et du virtuel. Les métropoles luisent, laquées de perfection. Ce sont des cartes: lisses, striées, stériles, vierges, parfaites, terriblement

jolies, méconnaissables, interchangeable, séductrices, infernales. Autant de qualifications contradictoires pour faire se ressembler des villes soutenues par des chaînes noires, vieil attribut des esclaves.

La balançoire est nostalgique. Dessinée pour les enfants, il suffit de silence pour que sa présence pince le cœur. L'oreille se dresse, en attente du grincement de sa chaîne. La mémoire s'affole, elle hallucine des souvenirs d'amitié et de jeux, de rires et de joies. La balançoire est un rêve d'innocence. Dans le trop grand raté du monde, les ingénieurs cèdent le pas aux bricoleurs, qui dressent avec une corde, quelques morceaux de planche, la possibilité du mouvement continu échappant à la pesanteur. La balançoire est l'antigravité du monde.

Quand elle est jouée, la balançoire est rudoyée par l'ivresse infantine. Elle est empoignée, ensauvagée de cris, de pieds pleins de sable, elle est frappée, secouée. Elle rejoint le régime des tapages. C'est quand elle est vide qu'elle déploie ses plus grands pouvoirs.

Il faudrait être écureuils pour jouer agiles dans ces chaînes.

Vivre dans un monde flottant s'apparente à apprendre à nager: « Si vous tentez de prendre appui sur l'eau: vous essayez de la saisir, et vous vous noyez. [...] Pour nager, vous devez vous relaxer, offrir votre corps à l'élément liquide. Vous laissant aller, vous constaterez que l'eau vous maintient; d'une certaine façon, votre corps et l'eau ne font qu'un. »

Sous influence

Mona Hatoum

Beyrouth, 1952

Suspendu, 2009-2010

Inventaire n° 2010.1196 (1-40)

Vu par Charles Robinson

« Sous influence » est une invitation confiée à un.e auteur.e qui nous livre un texte personnel, subjectif, amusé, distancié, poétique... sur l'œuvre de son choix dans la collection du MAC VAL.



Mona Hatoum, *Suspendu*, 2009-2010. 40 balançoires en médium noir recouvert de stratifiées rouges, chaînes en acier, dimensions variables. Acquis avec la participation du FRAM Ile-de-France. Photo © Jacques Faujour.